

AYMERIC LECONTE

LE PRINCE DÉFAIT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

BERNIER NADÈGE
BOULE TRISTAN
CAVAILLOU FLORIAN
COUTURIER SYLVIE
DE LUCENAY NICOLE
DHOMMEE-BERGE AUDREY
ESPERANCA ISABELLE
FABRE ERIC
GONDALIER MARINE
GUILLAND DANIELLE
JARROT SANDRINE
LECLERCQ VÉRONIQUE
MAHIEU MARIE
MICHEL GÉRALDINE
PELEGRIN RÉMY
PILLAUD BENJAMIN
PILLAUD JEAN-LOUIS
SERGENT BERTRAND
VAUX DIDIER
VILLA VINCENT
ZWILLER CORINNE
DUMONT SYLVIE ET DIDIER
DUMONT SIMONE
PILLAUD ELIANE
MARTIN CATHERINE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523589

Dépôt légal : avril 2026

Préambule

La Pèque

Il était une fois, dans le monde d'Erret, un petit royaume : la Pèque. Si vous n'en avez jamais entendu parler, c'est chose tout à fait normale. Inutile non plus de sortir une carte, aucune ne le mentionne. Si je devais vous le décrire, je dirais que la Pèque était une aberration parmi les nations et la risée du monde entier. Si bien que le mot désignant ses habitants, les Péquenauds, était employé partout ailleurs comme une insulte. Mais, bien entendu, aucun Péquenaud n'en savait rien, car ils ne sortaient jamais à plus d'une lieue de chez eux. Alors pourquoi, me diriez-vous, devrais-je m'étendre sur le sujet de cette « nation » si je puis dire, sans grandeur, sans prestige et sans dignité ? Tout simplement parce que c'est ici, aussi incroyable que cela puisse paraître, que cette histoire commence. Bien qu'il m'en coûte, je vais donc tâcher de vous le dépeindre tel qu'il était.

Coincé dans une vallée au bout du monde, le royaume de Pèque n'était qu'une courte étendue de terre recouverte de forêts et de champs. Il ne devait son existence qu'au fait qu'aucune personne n'ait trouvé un quelconque intérêt à l'envahir. En effet, son unique paysage était dénué de charme et, hormis les choux et les mûres, tout ce qui y poussait était fade. Infesté de nuisibles volants à toute heure du jour et de la nuit, c'était un véritable nid à maladies. Fort heureusement pour eux, les Péquenauds étaient immunisés par une épaisse couche de crasse. Par ici, être suivi en permanence par une nuée de mouches était monnaie courante et personne n'en avait cure.

De plus, pour que vous ayez la meilleure représentation possible, je dois vous dire que les Péquenauds étaient tout aussi civilisés et chétifs que leurs animaux étaient bêtes et maigres. Ils avaient un accent à couper au couteau et ils crachaient à longueur de journée : au réveil, aux pas de la porte ou après chaque injure pour évacuer, disaient-ils, les mauvaises humeurs. Ils aimaient se saouler avec l'alcool local, la pedzouille : une liqueur de mûres moussue mélangée avec un lait de chèvre fermenté. Un liquide si délicieux, que le jeu de boisson préféré de cette contrée consistait à tenir le plus longtemps possible sans régurgiter. Chose qui était finalement recommandée de faire avant de s'en aller tituber aux abords des étroits chemins bordés de ronces.

En termes de gastronomie, je dois dire que la Pèque n'avait pas son pareil. On y mangeait du chou sous toutes ses formes : cru, cuit, bouilli, fermenté... On se régalaient de bons gros vers blancs et juteux, souvent agrémentés de bouts de viande caoutchouteuse. Les succulents plats de Pèque étaient également à l'origine du sujet de conversation préféré de ses habitants : le transit. En effet, on s'enquêrait beaucoup du bon fonctionnement des intestins de ses proches, et le traditionnel « ça va ? » qu'on se dit par politesse de nos jours avait un sens plus subtil en Pèque.

Mais passons ces quelques détails désobligeants, pour nous intéresser au lieu le plus sophistiqué de ce minuscule royaume. Je parle bien entendu de son splendide village-capitale : Ploucville. La première chose qui me vient à l'esprit lorsque j'y songe, c'est l'épouvantable émanation qui y flottait en permanence. Les odorats les plus développés de Pèque y détectaient toute une variété de nuances de choux, de déjections animales et de détritrus assaisonnés d'humidité. Il ne s'en dégageait pas moins une profonde poésie nasale, de sorte qu'un Péquenaud pouvait s'orienter sans problème avec son nez. L'entrée du village, la rue du tout-à-l'égout, s'ouvrait sur l'unique place. Bordée par un amas de chaumières en désordre, elle était aussi le parvis boueux d'un vieux château décrépi vulgairement posé sur une motte de terre. Tant et si bien qu'il penchait dangereusement.

Fièrement protégé par deux gardes édentés, soit la totalité de l'armée de Pèque, c'est dans ce haut lieu du pouvoir que régnait le grand Charles Turlupin. Ne vous fourvoyez pas, je parle bien entendu de sa taille. Pour le reste, disons qu'il était bien le roi, mais qu'il l'était tout simplement parce qu'il en fallait un. Autrement dit, les Péquenauds n'attendaient jamais grand-chose de lui, mis à part de le voir brûler une ferme de temps à autre ou encore partir à la chasse aux papillons comme le voulait la tradition. Mais Charles se voyait trop paresseux pour s'en acquitter. Il passait le plus clair de son temps coupé du monde, aussi ses sujets avaient pris l'habitude de le nommer Charlatent. Vous l'aurez compris, il n'y avait rien de remarquable en Pèque. La vie y était excessivement simple et s'écoulait comme un long fleuve tranquille.

Un invité inattendu

Le seul fait notoire qui se produisit dans la terriblement longue et ennuyeuse histoire sans histoire du royaume fut l'arrivée, par un beau jour de printemps d'un étranger. Dans un village reculé, la venue d'un inconnu était toujours un événement, et l'émoi que celui-ci provoqua en entrant à Ploucville où le concept même d'étranger n'en était qu'à ses prémices fut considérable. Vêtu d'une simple cape de voyage, le comble du luxe, comparé à l'éternelle mode locale des vieilles tuniques en peaux de bêtes réutilisées au fil des générations, il conduisait une charrette bâchée tirée par un bel animal. Gris, court sur pattes avec de longues oreilles pointues et une crinière à ras, cet âne des plus banals parut, à côté des poneys rachitiques de Pèque, comme un noble destrier. De nature prudente, il s'engagea dans la rue du tout-à-l'égout en zigzaguant avec brio entre les immondices, ce qui ne manqua pas d'impressionner. Bientôt, tous les Ploucvielliens, attirés par cet événement, affluèrent et formèrent un cortège jusqu'aux portes du château. Il y fut accueilli par le roi, levé au saut du lit en cette fin de matinée. Étonné de toute cette activité, il toisa le nouveau venu de la tête aux pieds et resta pantois devant tant de prestance. Lorsque ce dernier releva sa capuche, il dévoila un visage carré aux yeux gris-vert sous une chevelure blonde grisonnante. Il détonait en tout point avec la population locale. Là où les Péquenauds avaient la peau rugueuse et tannée par le soleil, la sienne était lisse et pâle. Là où les Péquenauds avaient des cheveux emmêlés en bataille et des barbes difformes et broussailleuses, les siens étaient parfaitement tirés vers l'arrière et il était rasé de près. Là où les Péquenauds puaien le bouc, il sentait un délicieux parfum de musc et d'ambre. L'homme s'avança, sur les tapis

rapiécés d'un pas assuré, laissant apparaître sous sa cape une chemise d'un blanc de lin sans plis, et inclina sa tête en signe de respect.

— Votre Majesté, dit-il d'une belle voix grave, Antoine Chambellan, pour vous servir. Je viens ici vous proposer mes services en tant que valet.

— Qué ? Valet ? s'interrogea Charlatent.

— Un homme à tout faire, sire, prêt à tout pour améliorer votre quotidien, comme il est d'usage chez les grands du monde. Une famille aussi ancienne et noble que la vôtre se doit d'en avoir au moins un.

— Vraiment ! Bon ben, puisqu'il en faut un. Et que sais-tu faire ?

— Eh bien, j'excelle dans la gestion d'une maison, sire. Je m'assure de l'ordre et de la propreté. Je veille à ce que nous ne manquions de rien. Je suis aussi très habile de mes mains, je peux reprendre les vêtements de votre garde-robe et vous conseiller dans le choix de vos habits. Je sais aussi cuisiner. Je suis plutôt doué en écriture, je peux donc rédiger pour vous toutes sortes de documents ou même gérer votre correspondance au besoin...

Charlatent écouta avec émerveillement M. Chambellan énumérer ses multiples compétences. Elles étaient cependant tellement nombreuses, qu'il en perdit vite le compte. Ne sachant compter que jusqu'à dix, confus, il tâcha de faire bonne mine devant cet homme éminent qui l'appelait sire. Et bien que flatté par son offre, il n'en fut pas moins frappé par le gouffre qui les séparait. Un autre seigneur, trop orgueilleux, aurait pu se vexer, cependant, Charlatent, bien qu'ignare, n'était pas dénué d'intelligence. Il vit une opportunité.

— ... je sais aussi peindre des portraits. Je peux aussi jouer de la cithare...

— Euh, « scuse, l'interrompt Charlatent quelque peu gêné.

— Oui, sire ?

— Sais-tu, par hasard... euh... enseigner ?

— Je n'ai jamais occupé cette fonction, mais je peux bien entendu m'y atteler. Sur quels sujets souhaitez-vous parfaire vos connaissances ?

— Oh, ce n'est pas pour moi. Je sais déjà tout ce qu'il faut savoir pour diriger un pays, mentit Charlatent. En fait, c'est pour mon ptit Phili, euh je veux dire, mon fils, le prince Philibert. Je me disais qu'apprendre un truc ou deux sur le monde pourrait lui être utile.

— Assurément, je serai donc son précepteur, répondit Chambellan.

— Oui, va pour... pré... précepteur, conclut fièrement Charlatent qui n'avait jamais entendu ce mot.

Il cracha alors dans sa main et lui tendit pour conclure le marché comme le voulait la coutume en Pèque. Chambellan fit de même et ils échangèrent une poignée de main suintante. Et ce fut la meilleure décision que le grand Charlatent prit au cours de son misérable règne. Un acte qui lui valut, plus tard, d'être considéré comme l'un des meilleurs rois de l'histoire de la Pèque.

Philibert, du haut de ses neuf ans, n'avait jamais vu autant d'agitation à Ploucville. Il avait passé sa matinée avec les autres enfants du village à jeter des cailloux sur les rats et à sauter à pieds joints sur les cafards qui pullulaient, quand tous les habitants étaient soudainement sortis des champs et des maisons pour escorter un étranger au château. Le brouhaha que cela avait engendré avait d'abord intrigué les enfants, mais trouvant finalement le temps long, ils s'étaient détournés des affaires des adultes pour se lancer dans un match de soule, le sport national de la Pèque. Une activité particulièrement appréciée pour sa violence. On veillait juste pour des raisons de sécurité reproductive à jouer uniquement entre hommes ou entre femmes, parce que ces dernières envoyaient bien trop souvent des coups mal placés. Pour gagner le jeu, il suffisait de ramener une vessie de porc gonflée d'eau dans le camp adverse, mais cette unique règle n'était qu'un principe, car bien souvent, c'était le dernier joueur debout qui rapportait la victoire à son équipe. Quoique, là encore, le concept d'équipe semble peu approprié pour décrire ce sport parce qu'on ne savait jamais vraiment qui nous faisait un croche-patte ou nous assommait par-derrière. Disons que disputer

un match de soule était tout simplement l'occasion de régler les dissensions entre frères, cousins, amis et bons ennemis. Les vainqueurs étaient naturellement plébiscités pour leur brutalité naturelle. En somme, une vraie partie de rigolade. Philibert, moins costaud que ses camarades, était peu doué pour les contacts physiques et il avait fini par développer une aversion pour cette merveilleuse activité. Pourtant, lorsqu'il rentrait le soir couvert de bleus, les yeux émerveillés de son père le poussaient à recommencer le lendemain. Aussi avait-il mis au point des techniques efficaces pour limiter les coups : l'esquive et la fuite. Ce jour-là, il les appliquait comme à son habitude, restant toujours à bonne distance de la cohue générale sur le terrain de jeu qu'était devenue l'unique place du village quand la vessie de porc atterrit malencontreusement dans ses mains après un dégagement raté, faisant subitement de lui la nouvelle cible d'une bande d'enfants en mal de castagne. La situation aurait été différente si tous les habitants de Ploucville, réunis devant le château, n'avaient pas été là pour le regarder. Ne souhaitant pas être vu comme une personne lâche, il décida contre toute attente de foncer dans le camp adverse pour mettre fin au plus tôt à cette sauvagerie. Lorsque les garçons comprirent son intention, scandalisés, tous s'élançèrent à sa poursuite. Philibert n'était pas un grand sportif, mais il avait à son avantage l'agilité. Aussi, prenant appui sur sa jambe, il vira sur la gauche et esquiva un premier adversaire, puis il vira sur la droite pour contourner une deuxième brute. Et peu à peu, à la manière d'un lapin qui zigzague pour fuir des prédateurs, il traversa la place sous les insultes des supporteurs qui voulaient voir un tout autre spectacle. Alors qu'il approchait de la ligne d'arrivée, deux garçons plus vifs vinrent lui bloquer le chemin. Les pieds de Philibert, sans prendre la peine de freiner, tournèrent alors instantanément dans le dédale de passages étroits et désordonnés qui jouxtait la place. Là, il sema l'un de ses poursuivants au détour d'une chaumière biscornue, puis se retrouva pris au piège dans l'impasse des brebis galeuses. Loin de perdre son sang-froid face à son assaillant, il attendit que celui-ci fonce sur lui à la manière d'un taureau écervelé. Puis, au dernier moment, il se

propulsa au-dessus de lui, rebondit sur son dos et roula sur le sol humide avant de reprendre sa course effrénée vers la place. Essoufflé, il parvint devant le camp adverse satisfait de sa performance. C'est à ce moment qu'un uppercut le prit au dépourvu. Le souffle coupé, il tomba à genoux avec la vessie toujours entre ses mains. Ce fut le signal pour une dizaine de garçons de lui sauter dessus et Philibert disparut aussitôt sous une mêlée de corps empilés sens dessus dessous. Écrasé, il se fraya tant bien que mal un chemin à la force de ses frêles bras, en sortit un de la cohue et déposa miraculeusement la vessie de l'autre côté de la ligne. L'arbitre, ou plutôt le modérateur, bien que surpris de voir autant de monde encore en état de jouer, signala la fin du jeu. Aussitôt, les garçons se retirèrent dépités et la foule, quoique déçue que la partie ait été si courte, applaudit l'exploit. Le petit Philibert, endolori, resta quant à lui étalé dans la boue. Un instant plus tard, une paire de sabots se ficha sous son nez. Le garçon leva la tête et reconnut la tête broussailleuse de son père, le grand roi Charlatent. Étonné de le voir hors du château, il ouvrit bêtement la bouche. Ce jour était décidément hors du commun.

— Félicitations, fils ! dit Charlatent pas peu fier. Tu leur as mis la pâtée !

Pour toute réponse, Philibert cracha la boue qu'il avait avalée.

— Mes sujets, s'adressa Charlatent aux gens présents sur la place, j'ai une annonce à faire. Je vous présente Antoine Chambellan, dit-il en indiquant l'étranger dans son dos. Il va rester au château en tant que pré... pré... précepteur de mon ptit Phili, déclara-t-il. Je souhaite que vous lui fassiez le meilleur des accueils.

La foule se mua alors dans une série de chuchotements consternants qui mit mal à l'aise le roi.

— M'enfin, m'avez-vous entendu ?

— Cela signifie que je vais enseigner au prince, intervint Chambellan.

« Haa », firent les quelques Péquenauds qui venaient de comprendre.